

# REMOUS EN MÉDITERRANÉE

Le Cadeau d'anniversaire

**Robert Tchitnga**



Robert Tshitnga

# Remous en Méditerranée

*Le Cadeau d'anniversaire*

© Robert Tchitnga, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2862-3

**Librinova”**

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Toute vie est intimement liée. Nous sommes pris dans un inéluctable réseau de réciprocités, nous sommes tissés dans la même étoffe du destin. Tout ce qui affecte directement quelqu'un affecte indirectement le monde. Nous sommes faits pour vivre ensemble en raison du caractère interdépendant de la réalité. »

Martin Luther King, *La seule révolution*, Casterman, 1968

## *Préface*

Ce titre de Robert Tchitnga est une manière d'inviter à une cérémonie de réjouissance. Sa connotation festive frise la légèreté et confine à la banalisation. Quoi de plus ordinaire, en effet, qu'un anniversaire, et quoi de plus routinier, par ailleurs, que le rituel des cadeaux qui accompagnent pareille occasion ?

C'est effectivement par une atmosphère de vacance, sur une station balnéaire, que l'auteur nous introduit dans une spirale dont l'axe, constant, est une tragédie humanitaire que vient révéler une tragédie familiale : le désir inassouvi d'un enfant dans un couple aisé rend insupportables les dangers que courent les immigrés dans nos mers, insatiables monstres qui engloutissent sans discrimination ni ménagement des vies en quête de survie. La mort rôde non loin des plaisirs que s'offre un couple apparemment heureux. Un couple au-dessus de tout besoin *matériel*, mais dont le quotidien est miné par le vide d'enfant qui l'hypothèque. Ce vide de vie se révèle au coin d'une plage, incidemment sans doute, mais de manière si violente que l'incident en devient un accident pour toute la famille Gegenwind.

Ce n'est point pour avoir ramé *contre le vent* que le navire des amoureux en promenade chavire ; mais la réalité de leur vie, désormais, les oblige à sortir de leur sérénité factice. Comme mis en demeure de ramer à *contre-courant*, ils doivent remonter les flots de leur hypocrisie existentielle, faire face à leur drame : ce couple sans enfant se heurte au naufrage d'un enfant d'immigré, traîné par les courants marins dans les eaux d'une plage, immergé et geignant, à la limite de l'asphyxie.

L'épouse y trouve une aubaine, l'aubaine de sa propre survie de femme en impatience de maternité. L'enfant qu'elle vient de trouver dans les eaux, ce n'est pas Moïse. Elle va le nommer *Mulut Kilimalaya*, par contextualisation culturelle. Pour Padre Bonifacio, vigile d'un certain clergé, ce nom est inadmissible, et imprononçable : il ne rappelle aucun des Saints du livre des chrétiens. L'enfant risque donc de ne pas être baptisé. Mais Margot est si déterminée à assumer son nouveau statut inespéré de mère qu'elle ne s'en laisse pas conter : « *le nom de mon fils ne paraîtra ni trop long, ni trop compliqué pour son Dieu, son Créateur,*

*celui qui l'a délivré des eaux ! »*

Dans une joute féroce, Margot Gegenwind la mère et le prêtre s'étripent sans ménagement :

*« - ...Vous ne devez pas lui donner un nom de baptême qui n'ait pas de signification dans notre foi, dans notre culture, bref, qui ne respecte pas nos valeurs.*

*- Désolé, Padre ! (...) D'autre peuples, d'autres langues, d'autres cultures sont aussi des émanations du même Dieu que nous évoquons en ce moment. »*

Mais dans son jeune âge, Margot avait déjà dû défendre Bukavu, un jeune élève d'origine congolaise, moralement torturé en classe par son raciste d'enseignant. Son instinct tout maternel de protection se sera donc simplement amplifié et confirmé avec la découverte du nourrisson naufragé.

Tant et si bien qu'elle n'hésiterait pas à mettre son couple en péril, et sa belle-mère au rebus si c'est le prix à payer pour que Manfred son mari et Mélanie sa belle-mère lui reconnaissent le droit de vivre sa passion de mère, et de combler enfin le vide de sa vie.

Au bout d'un parcours fait d'insolites, de violences verbales et de bien d'autres curiosités, même Mélanie, si retors, finira pas reconnaître ses torts, fera amende honorable auprès de ses fils et belle-fille. Francine Latour, la talentueuse intermédiaire, aura joué son rôle de conciliatrice. Contre toute attente, c'est *Mulut Kilimalaya*, « *représentant de tous les enfants morts sur le chemin de l'exil* » qui deviendra l'héritier de Mélanie, le jour même de l'anniversaire de cette dernière.

S'explique le titre du roman.

Un roman à thèse, écrit pour une cause à laquelle bien d'autres causes viennent sporadiquement, et plutôt furtivement, se greffer.

La structure du texte est en effet pointilliste, presque flottante, à l'image des vagues marines, sources du drame. Rien d'appuyé, tout en touches discrètes et évasives, presque fugace, comme si l'auteur ne souhaite ni se laisser surprendre à *militer*, ni se laisser cataloguer comme *activiste*. D'où la difficulté à percevoir la structuration de l'intrigue à la classique. Pendant près du tiers, sinon de la moitié de l'œuvre, l'on se demande où l'auteur veut *en venir*. Le lecteur avance

dans un climat sentimentaliste entre mari et femme, sur des lieux dont la cohérence n'est pas acquise, autour de faits dont le lien n'est pas évident. L'insolite en ajoute ainsi à la fiction, à des fins de camouflage. Non point que l'écriture soit masquée, mais l'auteur suggère, encore que pudiquement, sans imposer au lecteur son propre regard sur les tableaux des violences socioéconomiques qu'il *esquisse*, et des malaises politiques qu'il *évoque, de loin en loin*.

C'est dire que si la plume est alerte, et plutôt soignée, le lecteur garde l'impression de lire un écrivain naissant, dont les personnages attendent d'être pleinement *construits*. En effet en dehors de Margot Gegenwind au caractère aussi surprenant que bien trempé, l'inconstance, l'imprévisibilité, la pâleur même de la plupart des protagonistes reflètent la fugacité d'une plume en appel de structuration.

Face aux statistiques déprimants des essais et aux multiples reportages aussi intéressés qu'orientés dont notre monde est régulièrement inondé, Robert Tshitnga a le mérite de s'être risqué à romancer une tragédie humaine aussi plurielle que multisectorielle, au nom de la Maternité et de l'Enfant, et donc de la Vie et de l'Avenir - que ces deux valeurs symbolisent dans notre monde en pleine dérive génocidaire.

De quoi allumer une bougie.

**Charly Gabriel Mbock**  
**Makaï, le 21 octobre 2022**

## ***- Le petit déjeuner à l'hôtel « Accueil du passant » -***

Le brouillard cachait la mer calme, masquant du même coup son irrésistible charme ! Au loin, quelques lumières tamisées laissaient soupçonner la présence de bateaux-pêcheurs derrière ce voile brumeux dont l'opacité ne permettait guère d'en distinguer les moindres contours. Toutes les nuits, ces mastodontes s'évertuaient à vider le ventre trémulant de la mer de ses habitants légitimes : diverses variétés de poissons, de crustacés, de mollusques connus sous le nom générique de fruits de mer, de coquillages, bref, de tous les animaux marins qui avaient la malchance de se trouver sur leurs trajectoires. Ce pillage en haute mer ne gênait guère personne, à part les gens de Greenpeace, les Verts, les Écolos et autres défenseurs de la nature, les végétariens et les végétaliens bien sûr, ainsi que leurs sympathisants, tous ceux-là que certains amoureux de la cuisine carnée traitent de mal-pensants.

— Chérie ! lança Manfred Gegenwind à l'adresse de son épouse qui regardait en direction de la mer.

Celle-ci retourna la tête pour mieux suivre son interlocuteur.

— Te rends-tu compte ? poursuivit-il. Nous arrivons déjà à la fin de nos vacances. Demain, nous serons partis pour...

— Déjà ? s'exclama Margot d'un air surpris, sans toutefois lui laisser la chance d'aller au bout de sa phrase. Juste encore un seul petit jour et nous serons partis, au petit matin en plus, pour pouvoir être à l'heure à l'anniversaire de ma belle-mère chérie ! Après trois semaines passées loin de chez nous, je ne me sens toujours pas assez reposée ! ajouta-t-elle.

— Je te crois mon amour. Heureusement que nous sommes ici sans nos téléphones mobiles. Sinon, nous serions encore moins reposés que nous le sommes à présent !

— Je te le concède, chéri. Il faut tout de même avouer que nous avons bossé comme des dingues, appuya Margot.

— Mais, euh, c'est aussi sans doute pour cela que nos finances se portent autant bien après tout ! remarqua Manfred, la mine insouciant.

Un instant de silence passa. Le regard perdu dans le brouillard au-dessus de la mer, les deux amoureux paraissaient tout d'un coup rêver. On pouvait deviner qu'ils savouraient leur réussite aussi bien sur le plan professionnel, que sentimental.

— Bonjour, monsieur Gegenwind !

Manfred sursauta. Perdu dans leurs rêveries, le couple n'avait pas remarqué l'arrivée de la serveuse.

— Bonjour, madame. Je ne vous ai pas vue venir !

— Désolée, monsieur ! s'excusa poliment la serveuse qui n'avait certainement pas voulu perturber la quiétude du couple.

Elle ajouta ensuite à l'adresse de celui-ci :

— Pour votre petit déjeuner de ce matin, avez-vous un souhait particulier ?

Le couple Gegenwind comptait parmi les privilégiés de l'hôtel « *Accueil du passant* » et y bénéficiait d'une attention particulière, du fait de sa fidélité.

En homme galant, Manfred proposa à son épouse de passer sa commande en premier.

— Margot mon amour, dis-lui ce que tu voudrais manger !

Manfred Gegenwind n'était pas seulement un homme galant. Du haut de ses quarante-huit ans, il était beau et élégant. Sa carrière de chef d'entreprise lui avait donné au fil des ans la carrure même d'un homme complet. Peu bavard, il savait être courtois. Son sport favori, la course de vitesse, lui avait forgé un corps svelte et athlétique. Certes, il y avait longtemps qu'il avait réduit son programme de sport désormais au passage deux fois par semaine à la salle de gym juxtaposée à la clinique dentaire au deuxième étage du somptueux appartement qui lui servait de bureau.

— Madame, une omelette garnie aux herbes méditerranéennes, s'il vous plaît.

— Avec du piment, madame ? s'enquit la serveuse qui avait déjà remarqué que les Gegenwind raffolaient de ces épices.

— Oh ! oui, je l'aime surtout épicée. Un goût piquant m'aidera à bien démarrer la journée.

— Avec plaisir, madame ! répondit la serveuse en lui adressant un léger sourire.

Une mèche de ses cheveux noirs gros grains pendait à gauche de son visage. Elle fit un geste machinal de la main pour la renvoyer derrière son oreille, à la place habituellement réservée à la monture des lunettes. Son tailleur bleu marine la moulait parfaitement. Un foulard pourpre noué autour du cou lui donnait la touche des stewardesses de certaines grandes compagnies aériennes orientales. Sur son badge, on pouvait lire « *Maria G.* »

— Et pour vous, monsieur ? demanda Maria en notant la commande de madame Gegenwind.

— J'aimerais bien une saucisse rôtie à point sur un œuf au plat assaisonné de poivre, s'il vous plaît.

— Waouh, impressionnant ! Mon chéri, tu as décrit ton petit déjeuner à la manière d'un vrai maître d'hôtel ! commenta Margot qui aimait bien faire des compliments à son époux.

— Et que désirez-vous boire ? poursuivit Maria, toujours en prenant des notes.

— Un grand café ne me ferait que du bien, madame ! répondit Manfred, presque aussitôt, comme s'il avait attendu impatiemment la question.

Manfred était un amoureux du café, surtout de l'arabica bien fort. Tout jeune, il avait pris l'habitude d'en siroter. Le café ne manquait jamais dans leur maison. En effet, son père avait travaillé dans une firme de torréfaction. Là-bas, tous les paquets mal scellés que la firme ne pouvait pas vendre, leur étaient cédés au quart du prix habituel. C'était juste après la crise économique, une phase d'occupation transitoire, avant que son père se consacrât entièrement aux activités diaconales, question peut-être d'oublier les affres de la guerre mondiale ayant marqué son enfance à lui.

Maria n'avait pas encore reçu la suite de la commande de Margot et l'attendait toujours, tout sourire. Un couple de mauves railla au-dessus de la mer qui, même dans son calme, ne manquait point de livrer ses cliquetis de petites vagues sur le rivage.

— Madame, que désirez-vous comme boisson chaude ? reprit la serveuse au bout d'un petit instant.